CÉNIE,

COMÉDIE,

EN CINQ ACTES.

PAR Mlle. D'HAPPONCOURT DE GRAFIGNY.

NOUVELLE ÉDITION.



Perrin

Biblioteca Nazionale NAPOLI

A PARIS,

PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES.

M. DCC. LXII.

65909

ACTEURS.

DORIMOND, Vieillard.

MERICOURT, } Neveux de Dorimond.
CLERVAL, }

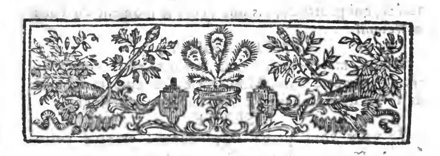
CÉNIE.

ORPHISE, Gouvernante de Cénie.

LISETTE, Suivante de Cénie.

DORSAINVILLE, Ami de Clerval.

La Scène est dans la Gallerie de la Maison de Dorimond.



CÉNIE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, *ſeule.*



MERICOURT me ſeroit-il encore échappé? J'ai cru le voir prendre le chemin de cette gallerie. Oui, je ne me ſuis pas trompée. Monſieur, Monſieur.....

SCENE II.

MERICOURT, LISETTE.

MERICOURT.

QUoi! c'eſt l'aimable Liſette que je retrouve ici?

LISETTE.

Oui, Monſieur, c'eſt Liſette, toujours fidéle à vos in-

térêts, qui guette depuis une heure le moment de vous entretenir.

MERICOURT.

Il faut, ma chere Enfant, remettre cette conversation à un autre tems. Mon Oncle s'est emparé de moi au sortir de ma chaise, je n'ai encore vu personne.

LISETTE.

Je veux vous parler la premiere ; excepté votre Oncle, tout dort encore dans la maison, & j'aurai le loisir de vous bien quereller. A-t-on jamais fait, dites-moi, une si longue absence, quand tout devoit vous rappeller ici ?

MERICOURT.

Je n'ai pu revenir plutôt. Tu sçais que mon Oncle, par le même courier que je lui dépêchai à la mort de Melisse, me manda de ne point quitter la Province, sans avoir terminé le Procès commencé.

LISETTE.

Je vous avois donné un bon conseil ; il falloit ne me point renvoyer, me laisser le soin des funerailles, & venir vous-même lui annoncer la mort de sa femme.

MERICOURT.

Le conseil étoit très-mauvais. Dorimond a une naïveté dans l'ame, qui ne lui laisse voir les choses que comme naturellement elles doivent être. Ne point attendre ses ordres, ne point rendre les derniers devoirs à une femme si chere, eût été l'offenser par l'endroit le plus sensible. Mais, dis-moi, on a donc quitté le deuil ?

LISETTE.

Oui, depuis hier nos six mois sont finis. Pour votre Oncle il le portera, je crois, toute sa vie.

MERICOURT.

Je l'ai trouvé encore plus affligé que je ne le croyois. Comment a-t-il pu se resoudre à te garder ici ? Toi, qui le fais souvenir sans cesse de la perte qu'il a faite.

LISETTE.

Bon ! a-t-il jamais renvoyé personne ? A mon arrivée le bon-homme me dit en sanglottant que je ne devois pas songer à sortir de chez lui. Je vis qu'il étoit de votre intérêt que j'y restasse ; j'y restai.

MERICOURT.

De mon intérêt ! Tu es donc à Cénie ?

LISETTE.

J'y suis sans y être. Car Madame la Gouvernante, avec ses maniéres poliment impérieuses, m'écarte de sa pupille autant qu'il est possible. Mais si par-là elle m'empêche de vous servir autant que je le voudrois, je suis du moins en état de vous avertir de ce qui se passe.

MERICOURT.

Eh bien, Lisette ?

LISETTE.

Vos affaires vont mal.

MERICOURT.

Comment ?

LISETTE.

Très-mal, vous dis-je.

MERICOURT.

Parle donc.

LISETTE.

Patience. Avant que de parler, il me faut un secret. Voyez si vous pouvez vous résoudre à me le confier.

MERICOURT.

Eh, tu n'as qu'à dire ; tous mes secrets sont à toi.

LISETTE.

Qui ne vous connoîtroit, croiroit déja les tenir.

MERICOURT.

Comment veux-tu que je te satisfasse, si tu ne me dis pas ce que tu veux sçavoir ?

LISETTE.

Étiez-vous amoureux de Melisse ?

MERICOURT.

Vous êtes folle, Lisette.

LISETTE.

Elle est morte, il n'y a plus rien à cacher.

MERICOURT.

Vous n'y pensez pas ; quoi l'Epouse adorée d'un Oncle à qui je dois tout !

LISETTE.

Quant aux scrupules, laissons-les à part, je ne vous en connois pas beaucoup.

MERICOURT.

Je ne suis point un monstre, & Lisette en seroit un, si elle parloit sérieusement.

LISETTE.

Voyons donc si mon idée a si peu de vraisemblance. Melisse, d'un caractére détestable, séduit par de fausses vertus un Vieillard d'une probité scrupuleuse, bon par excellence, esclave de l'honneur, ennemi des soupçons, & que la crainte d'être injuste rend facile à tromper. Elle s'empare de lui à l'exclusion de tout le monde, elle lui donne un enfant, renverse votre fortune; vous êtes ambitieux, vous devez la haïr, & vous rampez devant elle? Vous êtes le plus faux, ou le plus amoureux des hommes.

MERICOURT.

Deux mots éclaircissent le mystere. Dorimond ne voyoit que par les yeux de Melisse, ce n'étoit donc que par elle que je pouvois me maintenir auprès de lui. Elle avoit, comme tu dis, renversé ma fortune, elle pouvoit la rétablir en me donnant sa fille; je la ménageois; cela est tout simple.

LISETTE.

La peste, quelle simplicité!

MERICOURT.

La dissimulation n'est point un vice, & trop de sincérité est souvent un défaut.

LISETTE.

Ah! ce défaut-là ne vous fera jamais rougir: mais l'amitié de Melisse ne pouvoit-elle se ménager tout haut? Pourquoi tant de mots à l'oreille pendant sa vie, & des conférences si secrettes aux approches de sa mort?

MERICOURT.

Lisette, n'allez pas plus loin, & modérez votre curiosité.

LISETTE.

Soit, aussi-bien la partie n'est pas égale. Il ne me reste donc qu'à vous avertir, premiérement, de vous défier d'Orphise; elle ne vous aime pas.

MERICOURT.

Quant à la mauvaise volonté de Madame Orphise,

je m'en embarrasse peu : passons. Comment mon frere est-il avec mon Oncle ?

LISETTE.

A merveille. Depuis son retour, Dorimond a redoublé d'amitié pour lui. Il croit ne pouvoir trop le dédommager de l'inutilité de son voyage.

MERICOURT.

Comment ? Clerval....

LISETTE.

Clerval n'a rapporté de de-là les Mers que la cruelle certitude qu'il ne vous reste à l'un & à l'autre aucun bien sur la terre ; mais avec cela je ne vous plaindrois pas, s'il n'étoit pas plus amoureux qu'il n'est intéressé.

MERICOURT.

Quoi ! mon frere seroit amoureux de Cénie ?

LISETTE.

Il est plus ; il est aimé.

MERICOURT.

Aimé ! cela est fort. Mon Oncle est-il instruit de cette intrigue ?

LISETTE.

Non, vraiment : de l'humeur dont il est, il les auroit déja mariés.

MERICOURT.

Peut-être ; c'est selon la maniére dont il l'auroit appris. Clerval m'enlever Cénie !.... lui !.... c'est ce qu'il faudra voir. Mais, es-tu bien sûre de ce que tu dis ?

LISETTE.

Très-sûre, je m'y connois.

MERICOURT.

Que Cénie ait reçu avec indifférence des soins qui devoient la persuader....

LISETTE.

D'un amour que vous ne sentiez pas.

MERICOURT.

Je le passois à son extrême jeunesse.

LISETTE.

La jeunesse a quelquefois un instinct plus sûr que l'expérience.

MERICOURT.

Mais qu'elle aime Monsieur mon frere ! il faudra, s'il lui plaît, qu'elle s'en détache.

LISETTE.

Cela ne sera pas aisé, je vous en avertis. Clerval est aimable, & tout jeune qu'il est, il s'est acquis une réputation à la guerre, qui le met fort bien à la Cour ; cela ne laisse pas d'être un mérite auprès d'une jeune personne.

MERICOURT.

Nous trouverons des armes pour le combattre.

LISETTE.

Pour moi, je ne vous vois de ressource que dans l'amitié que Melisse avoit pour vous. Sa mémoire est plus chere que jamais à votre Oncle ; profitez de la circonstance. Le voici, je vous laisse avec lui.

SCENE III.

DORIMOND, MERICOURT.

DORIMOND.

JE ne sçaurois me passer de te voir, mon cher Neveu ; je t'ai quitté pour me remettre du saisissement que m'a causé notre premiere entrevûe, je te cherche à présent, hélas ! qui sçait pourquoi ? Peut-être pour m'affliger de nouveau.

MERICOURT.

Il est naturel, Monsieur, que mon retour ait renouvellé votre douleur. Elle est si juste.

DORIMOND.

Tu sçais mieux que personne, si je dois pleurer toute ma vie cette vertueuse Epouse. Tu excuses mes foiblesses : ce n'est qu'avec toi que je puis donner un libre cours à mes regrets, cependant je ne voudrois pas t'en accabler.

MERICOURT.

Je les partage si sincérement.....

DORIMOND.

DORIMOND.

C'eſt ce qui doit me retenir. Tâchons de les ſuſpendre pour un moment ; & parlons de tes intérêts. Je t'ai mille obligations, mon cher Mericourt, tu as conduit mes affaires mieux que je n'aurois fait moi-même ; mais je ſens encore plus vivement les ſoins que tu as rendus à Meliſſe juſqu'à ſa derniere heure. Je veux récompenſer ton zèle, & je voudrois le récompenſer à ton goût ; car ce n'eſt pas faire du bien ſi on ne le fait au gré de ceux qu'on oblige.

MERICOURT.

Si j'ai mérité quelque choſe, Monſieur, ce n'eſt que par mon attachement.

DORIMOND.

J'attendois ton retour avec impatience pour exécuter un projet formé depuis long-tems. Tu marquois autrefois du goût pour Clarice ; c'eſt une fille faite qui convient à ton âge : ſes parens ſont mes amis, ils ne me la refuſeront pas : je te la deſtine avec le quart de mon bien. Ma fille ſera pour ton frere, ils ſont d'un âge plus convenable. Cet arrangement te plaît-il ?

MERICOURT.

Pourquoi en faire, Monſieur ? Pourquoi vous dépouiller ? Jouiſſez de vos richeſſes, elles vous ont couté tant de périls & de travaux !

DORIMOND.

J'en jouirai, je vous rendrai tous heureux.

MERICOURT.

Eh ! Monſieur, que n'avez-vous pas fait pour nous ? vos Neveux n'ont-ils pas trouvé dans votre maiſon des bontés paternelles, une éducation, une abondance....

DORIMOND.

Je compte cela pour rien, c'étoit un devoir.

MERICOURT.

Un devoir !

DORIMOND.

Oui, un devoir. J'avois contribué au mariage de ma ſœur, je croyois la rendre heureuſe, il en eſt arrivé tout autrement. Elle n'a pu ſurvivre au déſaſtre de ſes

affaires, à la perte de ſon mari : n'étoit-il pas juſte que je me chargeaſſe de ſes enfans ?

MERICOURT.

Eh bien, Monſieur, vos prétendus devoirs ſont remplis par tout ce que vous avez fait. C'eſt à nous à préſent à travailler à notre fortune.

DORIMOND.

Pourquoi vous en laiſſer la peine, ſi je puis vous l'épargner ? le mariage que je te propoſe, eſt-il de ton goût ?

MERICOURT.

Monſieur.... Mon obéiſſance....

DORIMOND.

Ne parlons point d'obéiſſance ; c'eſt une gêne ; je n'en veux impoſer à perſonne.

MERICOURT.

On peut obéir ſans contrainte.

DORIMOND.

Oui, mais quand on accepte mes offres, je veux remarquer ſur le viſage une certaine joye, qui m'aſſure que l'on a autant de ſatisfaction, que je prétends en donner.

MERICOURT.

Vous devez voir, Monſieur.....

DORIMOND.

Je ne vois rien qui me plaiſe. Tu ſçais que je chéris la franchiſe autant que je hais les détours.

MERICOURT.

Ah ! ſur la franchiſe, je crois avoir fait mes preuves.

DORIMOND.

Pas toujours. Je te ſoupçonnois autrefois d'avoir un peu trop de cette diſſimulation, que des gens plus défians que moi auroient priſe pour de la fauſſeté ; mais depuis long-tems Meliſſe m'en avoit fait revenir.

MERICOURT.

Ah ! Monſieur, ſi je ne dois votre retour qu'à Meliſſe, elle n'eſt plus. Qui me répondra qu'à l'avenir....

DORIMOND.

Mon cœur. Outre qu'il m'eſt doux d'aimer mon Neveu, c'eſt que les ſoupçons m'importunent ; & de tous

les maux néceſſaires à la Société, la défiance eſt à mon gré le plus inſupportable.

MERICOURT.

Vos bontés me raſſurent à peine contre le malheur de perdre votre eſtime, moi qui fais mon unique étude de mériter celle de tout le monde.

DORIMOND.

Et tu as grande raiſon : retiens ceci de moi. Avec l'eſtime générale on ne ſçauroit être tout-à-fait malheureux. C'eſt elle qui m'a ſoutenu dans mes traverſes, je lui dois mes richeſſes, & la ſatisfaction de n'avoir rien perdu des droits de ma naiſſance dans un commerce que ma probité a rendu honorable. Au reſte, ne te fais pas une peine du paſſé. Si je ne t'eſtimois pas, je pourrois te faire du bien, mais je ne vivrois pas avec toi. Revenons à notre affaire, & parle ſincerement.

MERICOURT.

Vous le voulez, Monſieur ? he bien, je comptois aſſez ſur vos bontés pour me flatter de devenir votre gendre.

DORIMOND.

Tu aimes Cénie ?

MERICOURT.

Oui, Monſieur, mon goût pour elle, le deſir de vous être plus étroitement attaché, tout ſe raſſembloit pour faire de cette union l'objet de tous mes vœux.

DORIMOND.

Je t'en ſçais gré. Quoique Cénie ſoit bien jeune pour toi, je ſerois ravi.... T'aime-t-elle ?

MERICOURT.

Je l'ignore, Monſieur ; il ne me convenoit pas de faire aucune démarche là-deſſus ſans votre aveu.

DORIMOND.

On ne peut ſe conduire avec plus de ſageſſe & de décence. Tu ne ſçais pas la ſatisfaction que tu me donnes, mon cher Neveu. Il y a long-tems que je t'aurois propoſé ma fille, ſi je n'avois craint de gêner ton goût pour Clarice.

MERICOURT.

Pouviez-vous douter de mes ſentimens ?

DORIMOND.

Allons, je vais de ce pas te propofer à Cénie.

MERICOURT.

Je crois, Monfieur, qu'il n'eft pas à propos de lui parler devant fa gouvernante.

DORIMOND.

Pourquoi ?

MERICOURT.

Il eft toujours prudent de ne point confier fes desfeins à un Domeftique.

DORIMOND.

Tu ne connois pas Orphife. C'eft une femme d'un mérite fupérieur, & qui n'a rien de la baffeffe de fon état.

MERICOURT.

Il eft vrai ; mais comme cette confiance n'eft pas néceffaire, on peut s'en difpenfer comme d'une chofe inutile.

DORIMOND.

Soit. Je vais fçavoir fi ma fille eft éveillée, & lui communiquer notre projet.

SCENE IV.

MERICOURT, *feul.*

VOilà, Dieu merci, mes affaires en bon train. Mais Dorimond eft fi facile...... Les refus de fa fille peuvent en un moment le faire changer de réfolution..... Ah, Cénie ! tremblez pour votre fort, fi vous aimez affez Clerval pour braver mon ambition. Je ne perdrai pas impunément quinze ans de contrainte. J'ai dequoi me venger de vos mépris.

Digitized by Google

SCENE V.

MERICOURT, LISETTE.

LISETTE.

EH bien, Monſieur, j'ai vu ſortir Dorimond: comment vont vos affaires ?

MERICOURT.

Fort bien. Mon Oncle va me propoſer à Cénie.

LISETTE.

Cela eſt bon: mais ſi elle vous refuſe ?

MERICOURT.

Elle n'oſeroit. A ſon âge on ne ſçait qu'obéir.

LISETTE.

Elle eſt jeune, Monſieur; mais ſon eſprit.....

MERICOURT.

Je ne ſuis pas un ſot, Liſette.

LISETTE.

D'accord, mais elle aime Clerval.

MERICOURT.

Et Dorimond m'aime.

LISETTE.

Ne nous flattons pas, vous n'avez du bon homme qu'une amitié acquiſe à force d'art. Il aime Clerval tout naturellement, la différence eſt grande.

MERICOURT.

Je m'attends à tout, je ſçaurai tout parer.

LISETTE.

En ce cas mes petits avis vous ſont inutiles, prenez que je n'aye rien dit.

MERICOURT.

Tu te fâches, Liſette.

LISETTE.

Oui, je me fâche. C'eſt avoir une grande habitude d'être faux, que de l'être avec moi.

MERICOURT.

Moi faux ?

LISETTE.

Oui, quelque mine que vous fassiez, vous n'êtes point à votre aise. J'avois imaginé un secours à vous donner, mais.....

MERICOURT.

Dites toujours.

LISETTE.

Je m'intéresse à vous, je ne sçaurois m'en défendre; & je hais complettement Madame Orphise. Si l'on pouvoit faire connoître à Dorimond certaines intrigues de votre frere, il en rabattroit sur son compte. Je m'imagine qu'elle s'intéresse pour Clerval; quel plaisir de la contrarier! ce seroit un grand point.

MERICOURT.

Quoi, Lisette, il y auroit du dérangement dans la conduite de Clerval? Ah! parlez vîte.

LISETTE.

Je ne sçais pas bien de quoi il est question. Je vois seulement rôder ici une espéce de Soldat, avec lequel votre frere a des conférences très-mystérieuses.

MERICOURT.

Eh bien, ce Soldat?

LISETTE.

Patience, c'est un homme qu'il a ramené des Indes.

MERICOURT.

Après.

LISETTE.

Je ne sçais guéres plus. Jusqu'ici ils ont pris tant de précautions pour se parler, que je n'ai pu attraper que quelques mots, de grace..... de Ministre.....

MERICOURT.

Il faut approfondir ce mistere. Clerval est un jeune homme imprudent, il pourroit s'être embarqué dans une affaire fâcheuse.....

LISETTE.

Dont vous voudriez le tirer sans doute; la belle ame!

MERICOURT.

Lisette!

LISETTE.

Que diantre aussi, pourquoi voulez-vous m'en im-

poser ? tenez, voici notre homme qui se cache. Retirez-vous, je veux le questionner.

MERICOURT.

Employe toute ton adresse à démêler cette intrigue, ma chere Lisette, je t'en conjure.

LISETTE.

Vous êtes vrai dans de certains momens. Allez.

SCENE VI.

LISETTE, DORSAINVILLE.

LISETTE.

AVancez, je suis seule à présent.

DORSAINVILLE.

Sçavez-vous, Mademoiselle, si Clerval est ici ?

LISETTE.

Clerval ! vous êtes donc bien familiers ensemble ?

DORSAINVILLE.

J'ai tort. Mais est-il seul ? puis-je monter chez lui ?

LISETTE.

Vous êtes bien pressé. Causons un moment. Qu'est-ce ? je vous trouve l'air triste.

DORSAINVILLE.

Rarement je suis gai.

LISETTE.

Vous êtes donc bien malheureux ; écoutez ; j'ai le cœur bon, & je m'intéresse à vous. Vous vous mêlez d'intrigue, je m'en mêle aussi : confiez-vous à moi, je pourrai vous rendre service.

DORSAINVILLE.

Je reviendrai dans un autre moment.

LISETTE.

Je ne tirerai rien de ce diable d'homme. Attendez ; Clerval est en compagnie, je vais l'avertir, vous pouvez l'attendre ici.

Digitized by Google

SCENE VII.

DORSAINVILLE, *seul.*

Que l'infortune a de détails, qui ne sont connus que des malheureux! on soutient avec fermeté un revers éclatant: le courage s'affaisse sous le mépris de ceux même que l'on méprise.

SCENE VIII.

DORSAINVILLE, CLERVAL.

CLERVAL.

Je vous ai fait chercher avec le plus grand empressement: je vis hier au soir le Ministre, votre grace est assurée.

DORSAINVILLE.

Digne ami des malheureux! je vous dois trop.

CLERVAL.

Vous ne me devez rien. La Cour a senti, comme moi, que quand une affaire d'honneur a réduit un homme de votre naissance au métier de simple Soldat, & qu'il a signalé sa valeur, le rendre à sa patrie, c'est une justice, & non pas une grace qu'on lui accorde.

DORSAINVILLE.

Hélas! que me servira ce retour de fortune, si je ne puis la partager avec une épouse si digne d'être aimée?

CLERVAL.

Quelles nouvelles en avez-vous apprises?

DORSAINVILLE.

Toujours les mêmes. Elle a disparu presqu'en même tems que moi, après avoir donné le jour à une malheureuse qui le perdit en naissant. Et depuis quinze ans aucune de nos connoissances ne sçait ce qu'elle est devenue.

CLERVAL.

CLERVAL.

Vous ne devez pas encore déſeſpérer. Quand vous aurez repris votre nom, que vous pourrez agir ouvertement, vous trouverez plus de facilité dans vos recherches.

DORSAINVILLE.

Il y a trop long-tems que j'en fais d'inutiles, je ne la verrai plus.

CLERVAL.

Eh quoi ! le courage vous abandonne, quand vous touchez à la fin de vos peines ?

DORSAINVILLE.

Pardon, cher ami, ſi je ne ſens point aſſez le prix de vos bontés. Ma femme me tenoit lieu de tout. Sans elle il n'eſt point de bonheur pour moi.

CLERVAL.

Vous la retrouverez.

DORSAINVILLE.

Eh comment n'auroit-elle pas ſuccombé à l'horrible état où je l'ai laiſſée ? Prête à donner le jour au premier fruit de notre tendreſſe, je m'arrache de ſes bras, je la laiſſe ſans biens, ſans ſecours : dans cette extrêmité que pouvoit-elle devenir ?

CLERVAL.

Il y a des aſyles pour les femmes de ſon rang que le malheur pourſuit.

DORSAINVILLE.

Les Couvens ſont plus l'aſyle de la décence, que celui du malheur ; l'extrême indigence n'y eſt point accueillie ; & c'eſt l'état où j'ai laiſſé ma femme. Cependant je n'ai rien néglige ; je les ai parcourus inutilement.

CLERVAL.

Peut-être, ainſi que vous, a-t-elle changé de nom ?

DORSAINVILLE.

Mais quand cela ſeroit, pourquoi ne m'avoir pas écrit ?

CLERVAL.

La guerre, vous le ſçavez, avoit interrompu le commerce. Vos lettres & les ſiennes peuvent avoir été

perdues. Moi-même je n'ai reçu aucune nouvelle de ma famille pendant tout le tems de mon séjour aux Indes.

DORSAINVILLE.

Que les soins d'un ami ont de pouvoir sur une ame désespérée ! vos raisons me flattent, vous ranimez mon espérance.

CLERVAL.

Je la seconderai. Laissez-moi terminer votre affaire, ensuite nous agirons de concert pour l'intérêt de votre cœur. Vos lettres de grace seront expédiées ce soir ; il reste quelques formalités à remplir, le Ministre exige encore de vous de ne point paroître aujourd'hui. Pour plus de sûreté, passez ce jour dans mon appartement ; ne nous quittons plus, je jouirai du plaisir de vous y voir ; souffrez cette contrainte pour ma propre tranquillité.

DORSAINVILLE.

Qu'il est doux de vous devoir ! ah, cher ami ! la reconnoissance que vous inspirez n'est point à charge : elle n'accable point un cœur délicat sous le poids des bienfaits : elle écarte ce que la crainte d'être importun a de rebutant. Vous ne ferez jamais d'ingrat.

CLERVAL.

Ami, je n'ai point vû Cénie d'aujourd'hui, il ne nous reste rien à dire, souffrez que je vous quitte.

DORSAINVILLE.

Allez, si votre aimable maîtresse connoît comme moi le prix de votre cœur, vous êtes aussi heureux que vous méritez de l'être.

CLERVAL.

Ne montez-vous pas chez moi ?

DORSAINVILLE.

Trouvez bon qu'auparavant j'aille encore parler à une personne qui pourroit sçavoir des nouvelles plus positives de ma femme : après cette démarche je viens vous rejoindre.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CENIE, ORPHISE.

ORPHISE.

QU'avez-vous, Cénie? vous quittez votre pere les yeux remplis de larmes. Auriez-vous eu le malheur de lui déplaire?

CENIE.

Non, ma bonne, jamais il ne m'a témoigné tant de bontés. C'eſt ſa tendreſſe qui m'afflige.

ORPHISE.

Comment?

CENIE.

Il vient de me déclarer qu'il veut m'unir à Méricourt, il croit me rendre heureuſe.

ORPHISE.

Pourquoi ne la ſeriez-vous pas? Méricourt a de l'eſprit, de la politeſſe; c'eſt autant qu'il en faut pour le rendre aimable.

CENIE.

Je ſuis cependant bien ſûre de ne l'aimer jamais.

ORPHISE.

Il y a peut-être un peu de prévention dans votre dégoût. C'eſt un défaut de l'eſprit, que la raiſon corrigera.

CENIE.

Non, Madame; au contraire, il me ſemble que la raiſon a beaucoup de part à ma répugnance. Je ſuis ſûre qu'à ma place vous penſeriez comme moi.

ORPHISE.

Il n'eſt pas queſtion de mes ſentimens.

CENIE.

Pardonnez-moi, ma bonne, je me plais à faire cas des personnes que vous estimez. Et sûrement mon cousin n'est pas du nombre.

ORPHISE.

Pourquoi? si vous en jugiez sur ses manieres dédaigneuses avec moi, vous pourriez vous tromper: c'est un désagrément attaché à mon état, & non pas à son caractere.

CENIE.

Mais, Madame, s'il est vrai que la fausseté est un vice méprisable, comment estimez-vous Méricourt?

ORPHISE.

Je le connois peu. Renfermée dans les bornes de mon devoir, je ne me suis point mise à portée de le connoître. Mais quand il auroit la fausseté dont vous l'accusez, elle est souvent le vice du monde, plus que celui du cœur. Votre franchise lui donnera du goût pour la vérité, vous le corrigerez.

CENIE.

Si le malheur que je crains arrivoit, je me garderois bien de le corriger. En lui ôtant la fausseté, il ne lui resteroit pas même l'apparence de vertu.

ORPHISE.

On ne fait pas à votre âge de si profondes réflexions.

CENIE.

Pardonnez-moi, Madame, lorsqu'un vif intérêt nous y porte. Depuis long-tems je prévois les intentions de mon pere. J'ai cru ne pouvoir trop pénétrer le caractére de Méricourt; hélas! je n'y ai rien trouvé qui ne s'oppose à mon bonheur.

ORPHISE.

Le bonheur n'est pas toujours où l'on croit le voir: & la vertu a son point de vûe assûré. Suivez-la, obéissez à votre pere, vous trouverez en vous-même la récompense du sacrifice.

CENIE.

Quelle récompense! Madame, en me donnant ce conseil, pensez-vous à l'horreur de s'unir à un mari que l'on ne peut aimer?

ORPHISE.

Hélas ! c'est quelquefois un bonheur de n'avoir pour son époux qu'une tendresse mesurée.

CENIE.

Je me suis fait une idée différente du mariage. Un mari qui n'est point aimé ne me paroît qu'un Maître redoutable. Les vertus, les devoirs, la complaisance, rien n'est de notre choix ; tout devient tirannique, on fléchit sous le joug, on n'a que le mérite d'un esclave obéissant. Mais si l'on trouve dans un époux l'objet de tous ses vœux, je crois que le desir de lui plaire rend les vertus faciles, on les pratique par sentiment, l'estime générale en est le fruit, on acquiert sans violence la seule gloire qu'il nous soit permis d'ambitionner.

ORPHISE.

Hélas ! votre erreur est bien naturelle. L'expérience peut seule nous découvrir les peines inséparables d'un attachement trop tendre. Mais cette félicité, dont l'image vous séduit, dépend trop de la vie, des sentimens, du bonheur même de l'objet aimé, pour qu'elle soit durable. La tendresse double notre sensibilité naturelle, elle multiplie des peines de détail, dont la répétition nous accable. Les véritables malheurs sont ceux du cœur.

CENIE.

Vous vous attendrissez : ha, ma bonne ! Auriez-vous éprouvé des maux, dont vous semblez si pénétrée ?

ORPHISE.

Pardon, ma chere Cénie, s'il m'échappe des sentimens que l'état où vous allez entrer me rappelle. Je les crains pour vous.

CENIE.

Vous croyez que je ne mérite pas encore votre confiance ? cependant mon cœur en feroit digne.

ORPHISE.

Aimable enfant, partagez plutôt la douceur que vous me faites souvent éprouver. Il est des momens.... Changeons de discours, votre âge n'est point celui de la tristesse.

CENIE.

Je suis si malheureuse, que je trouve de la douceur à plaindre les infortunés.

ORPHISE.

Vous m'affligez. Je voudrois que la raison vous fit envisager d'un autre œil le sort qui vous attend.

CENIE.

Je ne le puis.

ORPHISE.

Avec la fortune brillante dans laquelle vous êtes née, avez-vous pû penser que vous seriez maîtresse de votre choix ?

CENIE.

Je m'en étois flattée.

ORPHISE.

En auriez-vous fait un ?

CENIE.

Oui, ma bonne.

ORPHISE.

Quoi, Cénie ! vous avez disposé de votre cœur ?

CENIE.

Epargnez moi les reproches, je n'ai besoin que de conseils.

ORPHISE.

Mes conseils vous déplairont. Je vous plains.

CENIE.

Quoi, Madame, vous refuseriez de me conduire dans un tems.....

ORPHISE.

Je n'ai garde de vous abandonner. Votre heureux naturel a prévenu jusqu'ici ce que mes avis auroient pû vous inspirer : c'est de ce moment que vous avez besoin de moi, pour vous aider à soutenir avec courage le sacrifice que vous allez faire de votre goût à la vertu.

CENIE.

N'est-il donc qu'une façon d'en avoir ?

ORPHISE.

Il est des occasions malheureuses, où le choix ne nous est pas permis. Dans la situation où vous êtes,

il ne vous reste que l'obéissance.

CENIE.

Eh bien, Madame, mon pere est bon; peut-être s'il étoit instruit de mes sentimens, il lui seroit égal de me donner pour époux l'un ou l'autre de ses neveux.

ORPHISE.

C'est Clerval que vous aimez?

CENIE.

Oui, Madame; condamnez-vous mon choix? vous estimez Clerval, vous sçavez s'il mérite d'être aimé. Quelle comparaison!

ORPHISE.

Est-il instruit de vos sentimens?

CENIE.

Non, Madame, au moins je ne lui en ai pas fait l'aveu.

ORPHISE.

Et qu'avez-vous répondu à votre Pere?

CENIE.

Hélas! rien du tout. La surprise & la douleur m'ont fermé la bouche. On est entré, je me suis retirée pour cacher mes larmes: je crois cependant que mon Pere s'en est apperçu.

ORPHISE.

Je n'en suis pas fâchée.

CENIE.

Vous ne condamnez donc pas le dessein que j'ai de lui déclarer mes sentimens?

ORPHISE.

Je le condamne très-fort. Il est permis tout au plus à une fille bien née d'avouer sa répugnance, & jamais son penchant.

CENIE.

Ah, Clerval! qu'allez-vous devenir?

ORPHISE.

C'est lui que vous plaignez?

CENIE.

Oui, Madame: Je puis avec courage envisager mon malheur, & je ne puis soutenir l'idée de celui où je vais le plonger.

ORPHISE.

Voilà bien la confiance de votre âge. L'expérience vous apprendra que dans le cœur d'un homme l'amour même console des malheurs qu'il cause.

CENIE.

Eh bien, Madame, parlez-lui vous-même. Si vous lui trouvez la légéreté dont vous le croyez capable, quelqu'aversion que je sente pour le parti qu'on me propose, j'obéirai aveuglément. Le voici, je vous laisse avec lui.

SCENE II.

ORPHISE, CLERVAL.

ORPHISE.

DEmeurez un moment, Monsieur ; j'ai à vous parler de la part de Cénie.

CLERVAL.

Elle me fuit, la douleur est peinte sur son visage, le vôtre semble m'annoncer un malheur ; parlez, Madame : ô Ciel ! qu'allez-vous m'apprendre ?

ORPHISE.

Que Cénie m'a confié vos sentimens pour elle ; qu'il faut les étouffer.

CLERVAL.

Et c'est elle qui vous a chargée de me le dire ?

ORPHISE.

Oui, Monsieur.

CLERVAL.

Cénie me méprise assez, pour ne pas daigner me parler elle-même ! Madame, pardonnez ma défiance : je ne puis me croire aussi malheureux que vous le dites.

ORPHISE.

Cénie épouse votre frere : voilà la vérité.

CLERVAL.

Mon frere ! ah, Madame ! plus vous ajoutez à mon malheur, moins je le trouve vraisemblable.

Digitized by Google

ORPHISE.

Vous vous flattiez d'être aimé apparemment ?

CLERVAL.

Non, Madame ; mais je ne me croyois point de rival.

ORPHISE.

Si vous en avez un, il peut n'être pas aimé. Il me paroît que Cénie obéit à son Pere, qu'elle suit son devoir.

CLERVAL.

Ah ! je respire. Mon Oncle ne sera pas inflexible.

ORPHISE.

Quoi, Monsieur, vous prétendez faire des démarches ?

CLERVAL.

Qui m'en empêcheroit ? je ne dois rien à mon frere.

ORPHISE.

Non ; mais vous vous devez à vous-même de ne point porter le désordre dans votre famille, pour satisfaire un goût que la premiere occasion fera changer d'objet.

CLERVAL.

Je me mépriserois moi-même, si j'avois les sentimens dont vous m'accusez. Non, Madame, j'eus toujours en horreur la lâcheté qui nous autorise à manquer de bonne foi avec les femmes. Si l'on ne croit pas aux amours éternels, on doit sentir ce que peut une tendre estime sur un cœur vertueux. Les charmes naissans de Cénie me firent connoître l'amour ; le développement de son caractere me fixa pour jamais : c'est son cœur, c'est son ame que j'adore ; ce n'est qu'à la beauté que l'on devient infidéle.

ORPHISE.

Il faut cependant renoncer à Cénie. Plus vous l'aimez, plus vous devez ménager sa gloire. Qui nous détourne de nos devoirs, nous manque plus essentiellement que qui nous est infidéle.

CLERVAL.

Manquerois-je à Cénie en me jettant aux pieds de Dorimond, en lui déclarant mon amour pour sa fille, en implorant sa bonté ?

ORPHISE.

Ce ſeroit du moins affliger le meilleur des hommes, & le plus tendre bienfaiteur. Prenez y garde, Monſieur; la reconnoiſſance & l'ingratitude ne ſont point incompatibles ; on n'a que trop ſouvent les procédés de l'une avec les ſentimens de l'autre. Qu'importe à Dorimond que vous ſentiez au fond de votre cœur le prix de ſes bontés, ſi vous paroiſſez ingrat en traverſant ſes deſſeins, en affligeant ſon ame, en le privant de la ſeule ſatisfaction qui reſte à la vieilleſſe, celle de diſpoſer à ſon gré de ſon bien & de ſes volontés?

CLERVAL.

Ah! Madame, de quelles armes vous ſervez-vous pour combattre mon amour? ce ſont là les ſeules qui pouvoient m'impoſer un ſilence, dont ma mort ſera le fruit.

ORPHISE.

L'honnêteté de vos ſentimens me touche, Monſieur; j'ai quelque crédit ſur l'eſprit de votre Oncle, je n'abuſerai point de ſa confiance, j'employerai ſeulement.....

CLERVAL.

Vous me rendez la vie. Oui, Madame, parlez à Dorimond, ménagez ſon cœur & ſes bontés, je compte ſur les vôtres ; ne m'abandonnez pas.

ORPHISE.

Je ne m'engage à rien du côté de votre amour. Je vous promets ſeulement de ſonder les véritables ſentimens de votre Oncle, de pénétrer s'il eſt bien affermi dans ſa réſolution : alors vous verrez comment vous devez vous conduire.



Digitized by Google

SCENE III.

DORIMOND, ORPHISE, LISETTE, CLERVAL.

LISETTE, *à Dorimond.*

LE voilà, Monſieur ; je ſçavois bien qu'il devoit être ici.

DORIMOND.

Je vous cherche, Clerval, pour vous dire que je ſuis très-mécontent de vous.

CLERVAL.

En quoi, Monſieur, aurois-je eu le malheur de vous mécontenter ?

DORIMOND.

En ce que ma maiſon n'eſt point faite pour y retirer des intrigans, dont je ne t'aurois jamais ſoupçonné d'être le protecteur.

CLERVAL.

J'entends, Monſieur, de qui vous voulez parler ; une telle calomnie me fait frémir.

DORIMOND.

Diras-tu qu'il ne vient point chez moi un inconnu, avec qui tu as encore eu ce matin une converſation myſtérieuſe ?

CLERVAL.

Non, Monſieur ; mais dans peu je vous ferai connoître le plus honnête homme, & le plus infortuné des amis.

LISETTE, *à part.*

Tout eſt perdu ; des amis, des malheurs : nous ne tenons pas contre tout cela.

DORIMOND, *à Clerval.*

Un ami que l'on n'oſe avouer eſt toujours fort ſuſpect. Je ſçais des choſes là-deſſus.....

CLERVAL.

On vous abuſe, Monſieur ; s'il m'étoit permis de parler, je détruirois facilement ces odieux ſoupçons.

Digitized by Google

DORIMOND.

Je ne ſçaurois te croire ; on n'employe pas tant de myſtere pour des choſes honnêtes.

CLERVAL.

Eh bien, mon Oncle, le ſecret de cet infortuné doit éclater demain ; en attendant, ſi vous voulez m'accorder un moment d'entretien, je vous ferai connoître l'erreur où l'on vous a jetté, en vous rappellant le nom & la funeſte avanture d'un homme, dont plus d'une fois vous avez plaint le malheur.

DORIMOND.

Je t'en ſerai obligé. C'eſt gagner beaucoup que de détruire un ſoupçon. Dans un moment nous paſſerons dans mon cabinet. J'ai auſſi à te parler d'un mariage très-convenable pour toi.

CLERVAL.

Pour moi, Monſieur ?

DORIMOND.

Oui, pour toi. C'eſt Clarice que je te deſtine : elle a du mérite, tu la connois.

CLERVAL.

Je vous ſupplie, Monſieur.....

DORIMOND.

Dequoi ? eſt-ce encore un refus ? Je commence à être las d'en eſſuyer. Je ne m'étonne pas que le monde ſoit rempli de méchans : le penchant au mal eſt toujours ſûr de réuſſir ; on peut faire des malheureux même ſans les connoître, mais quelqu'envie qu'on en ait, il n'eſt pas ſi aiſé qu'on le penſe de faire des heureux. Cela rebute, & l'on devient dur, faute de ſuccès.

LISETTE.

Eh ! Monſieur, ne vous mettez point en colere ; Monſieur votre neveu n'eſt pas capable de vous déſobéir ; & pour peu que vous lui faſſiez connoître que vous avez pris votre réſolution, il prendra la ſienne.

DORIMOND.

Il n'eſt pas juſqu'à ma fille.... (*à Orphiſe.*) Madame, je ſuis fâché d'être obligé de m'en prendre à vous. Je vous eſtime, & je vous croyois fort au-deſſus de ces

petites intrigues de femmes qui troublent sans cesse le repos des familles.

ORPHISE.

Est-ce bien à moi, Monsieur, que ce discours s'adresse ?

DORIMOND.

A vous-même, je vous le répète. Je suis fâché de perdre la haute opinion que j'avois de vous ; mais je n'ignore pas les conseils que vous donnez à Cénie.

ORPHISE.

Si vous les sçavez, Monsieur, ils sont ma justification ; je n'ai rien à répondre.

DORIMOND.

Ne le prenez point sur ce ton-là : j'ai vû moi-même sur son visage l'impression du dégoût que vous lui inspirez pour les gens que j'aime. Je n'ai pas eu le tems de m'expliquer avec elle, mais.... Enfin, Madame, pour le peu de tems qu'elle aura besoin de vous, je vous prie de ne plus vous mêler de nos affaires.

CLERVAL.

Quel contre-tems ! ô Ciel !

ORPHISE.

Je dois vous obéir, Monsieur, vous serez satisfait.

DORIMOND.

Allons, Clerval, je suis prêt à t'entendre, viens me donner le plaisir de te justifier.

SCENE IV.

ORPHISE, LISETTE.

LISETTE.

JE ne reviens point de la surprise que me cause la mauvaise humeur de Dorimond. Au moins, Madame, je n'y ai point de part.

ORPHISE.

Vous êtes entrée avec lui, vous pourriez en sçavoir la cause.

LISETTE.

Moi ! point du tout. Monſieur cherchoit Clerval ; je le ſçavois ici, je l'y ai conduit ſans dire mot. Vous me ſoupçonnez, je le vois : cela eſt pardonnable après la petite mortification qu'on vient de vous donner.

ORPHISE.

Si j'aimois moins Cénie, je ſerois peu touchée....

LISETTE.

Oui, Madame, vous l'aimez, & beaucoup, on le ſçait. Mais permettez-moi de vous dire que vous l'aimez mal. Pourquoi l'empêcher d'obéir à ſon pere ?

ORPHISE.

Si je l'empêchois, c'eſt que j'aurois des raiſons pour cela, & je ne les cacherois pas. Je l'exhorte à l'obéiſſance, mais ce n'eſt pas ſans déſapprouver au fond de mon cœur le choix de Dorimond.

LISETTE.

Peut-on ſçavoir ce qui vous déplaît en Méricourt ?

ORPHISE.

Son âge : quoiqu'il ſoit peu avancé, il eſt ſi diſproportionné à celui de Cénie, qu'il devroit être un obſtacle invincible.

LISETTE.

Si vous entendiez les intérêts de votre Pupille, c'eſt juſtement ce qui vous le feroit deſirer, & Méricourt vous paroîtroit encore trop jeune. Je connois un peu le monde. Une jeune perſonne, en épouſant un homme âgé, devient une femme intéreſſante. Pour peu que ſa conduite ſoit réguliere, on la plaint, on l'admire, elle acquiert du mérite, ſes charmes s'embelliſſent de la décrépitude de ſon mari. Il meurt : eût-elle quarante ans, c'eſt une jeune veuve. La caducité d'un vieillard éterniſe notre jeuneſſe. Mais vous ne m'écoutez point ? je ſuis votre Servante.



Digitized by Google

SCENE V.

ORPHISE, *seule.*

C'Est donc pour mettre le comble à mon abaissement, que Dorimond devient injuste ! Hélas ! j'étois réservée à des traitemens injurieux ! Digne fruit de l'état où le malheur m'a réduite..... Pardonne, Dorsainville : pour conserver la vie d'une épouse qui t'est chere, il ne me restoit que le choix des plus viles conditions. Tu n'en rougiras pas, j'ai sauvé de l'opprobre ton nom & le mien..... Epoux infortuné, devois-tu m'abandonner ?..... Quel que soit le désert qui te sert d'azile, c'est celui de l'honneur. La honte, ce tyran des ames nobles, n'habite qu'avec les hommes : Fuyons-les.... Mais plus on m'éloigne de Cénie, plus mes conseils lui sont nécessaires. Sans offenser Dorimond, rendons à sa fille ce qu'exigent de moi sa confiance & mon amitié. On n'est pas tout-à-fait malheureux, quand il reste du bien à faire.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORIMOND, MERICOURT.

DORIMOND.

J'En suis pour le moins aussi fâché que toi ; mais il n'y faut plus penser.

MERICOURT.

Je me soumets sans murmurer, Monsieur. M'est-il

seulement permis de vous demander sur quoi Cénie fonde ses refus? est-ce haine? est-ce mépris pour moi?

DORIMOND.

Ce n'est ni l'un, ni l'autre: elle ne m'a pas dit un mot à ton désavantage.

MERICOURT.

Vous voulez ménager ma disgrace, Monsieur; vos bontés se montrent par tout.

DORIMOND.

Il n'y a point de bonté en cela, c'est la vérité pure. Cénie ne m'a témoigné qu'une répugnance générale pour un engagement qui l'effraye.

MERICOURT.

Et cette répugnance est sans doute bien naturelle?

DORIMOND.

Ah! n'en doutez pas.

MERICOURT.

Cénie ne peut avoir une inclination secrete?

DORIMOND.

Je voudrois qu'elle aimât; elle n'auroit fait qu'un bon choix, & bien-tôt.... Sçaurois-tu quelque chose là-dessus?

MERICOURT.

Gardez-vous bien de le penser, Monsieur. Cénie est trop sage pour avoir fait un choix sans votre aveu, & trop ingénue pour avoir eu l'adresse de cacher une passion; vous vous en seriez apperçu.

DORIMOND.

Moi! point du tout: je serois aussi aisé à tromper sur cette matiere, que sur bien d'autres. Je ne sçaurois me résoudre à être fin; la finesse ne va guéres sans la méchanceté. Quoi qu'il en soit, j'ai donné ma parole, & je la tiendrai. On ne sçauroit pousser l'indulgence trop loin, quand il s'agit d'un engagement éternel. Peut-être dans quelque tems Cénie prendra d'autres idées; alors je lui proposerai ton frere.

MERICOURT.

Mon frere!.....

DORIMOND.

Il est jeune, il peut attendre.

MERICOURT.

Mon frere !.... je n'en reviens point.

DORIMOND.

Tu m'étonnes. Ne pouvant être mon gendre, tu devrois être ravi de me voir jetter les yeux sur Clerval.

MERICOURT.

Je le serois, si l'intérêt avoit quelque pouvoir sur moi ; mais je ne connois que le vôtre, & assurément Clerval....

DORIMOND.

Ecoute : tu dois sçavoir qu'il me déplaît très-fort d'entendre mal parler de lui. Tu m'avois déja donné ce matin des avis, dont il s'est pleinement justifié.

MERICOURT.

J'ai pu me tromper, Monsieur : c'est l'effet d'un zéle ardent. J'apprends avec joye que Clerval n'a laissé aucune obscurité sur sa conduite.

DORIMOND.

Cela étant, tu dois voir du même œil la fortune que je lui prépare.

MERICOURT.

La tendre Mélisse l'a prévû ; les regrets qu'elle emporte au tombeau n'étoient que trop fondés.

DORIMOND.

Comment ! Si elle s'est expliquée sur l'établissement de sa fille, pourquoi m'en faire un mystere ?

MERICOURT.

Dois-je croire, Monsieur, que vous ignoriez ses intentions, & que si elle avoit choisi un époux à sa fille, ce n'eût pas été de concert avec vous ?

DORIMOND.

Il est vrai que l'établissement de Cénie faisoit souvent le sujet de nos entretiens. Cette vertueuse femme, par délicatesse de sentimens, avoit résolu de ne la donner qu'à l'un de vous deux ; mais je l'ai toujours vûe incertaine sur le choix de l'un ou de l'autre. Si tu en sçais davantage, tu as tort de me le cacher.

MERICOURT.

Il est rare qu'un mourant ne s'explique pas sur les dispositions de sa famille.

DORIMOND.

Eh bien, parle donc.

MERICOURT.

Non, Monſieur. Dans l'état où ſont les choſes, vous pourriez ſoupçonner....

DORIMOND.

Je le vois: c'eſt en ta faveur qu'elle s'eſt déclarée?

MERICOURT.

Oui, Monſieur. Méliſſe touchant au terme de ſa vie, me fit approcher de ſon lit; Méricourt, me dit-elle, d'une voix preſqu'éteinte, dans un moment je ne ſerai plus, écoutez mes derniers ſentimens. J'adorai mon époux, je lui dois mon bonheur; vous l'aimez, héritez encore de ma tendreſſe pour lui; devenez l'époux de ma fille, ſoyez le fils de Dorimond; répondez-moi du repos de ſes jours, prolongez-en la durée, & je perds les miens ſans regret.

DORIMOND.

Arrêtez, mon cher Neveu, je ne puis ſoutenir.... hélas! que ne donnerois-je pas pour que Cénie....

MERICOURT.

Elle ignore les dernieres volontés de ſa Mere. Si vous me permettiez, Monſieur, d'avoir un entretien particulier avec elle.

DORIMOND.

Volontiers: demeure, je vais te l'envoyer. Songe que tu me rendras le plus grand ſervice, ſi tu peux obtenir ſon aveu.

MERICOURT.

Je n'y épargnerai rien.

DORIMOND.

Je te défends cependant de l'intimider par la crainte de me déplaire. Obtenons tout par la tendreſſe, & rien par autorité.



SCENE II.

MERICOURT, *seul.*

VOici donc le moment décisif. Je n'ai plus rien à ménager.... je le prévois : l'obstination de Cénie me forcera d'employer contr'elle les armes que Mélisse m'a laissées ; elles peuvent devenir cruelles contre moi-même : mais une fortune immense peut-elle s'acheter à trop haut prix ?

SCENE III.

MERICOURT, CENIE.

CENIE.

ON m'avoit dit que mon Pere me demandoit ?

MERICOURT.

Arrêtez, Cénie : c'est par son ordre que je vous attends ici. Dorimond sensible aux mépris dont vous m'accablez, me permet d'essayer encore une fois de les vaincre.

CENIE.

Est-ce vous mépriser, Monsieur, que d'épargner à votre délicatesse la douleur d'avoir rendu quelqu'un malheureux ?

MERICOURT.

Vous me bravez, ingrate, vous triomphez : vous croyez que l'excessive complaisance de Dorimond ne vous laisse plus rien à redouter. Si vous sçaviez à quel excès je pousse la générosité à votre égard, cette orgueilleuse ironie changeroit bien-tôt de ton.

CENIE.

J'ignore, Monsieur, les obligations que je vous ai : si vous vouliez m'en instruire.....

MERICOURT.

Vous ne le sçaurez que trop tôt. Vous vous repentirez peut-être dans un moment de m'avoir forcé à vous les apprendre.

CENIE.

Vous me feriez trembler, si j'avois des reproches à me faire.

MERICOURT.

Cénie, écoutez mes conseils : consentez à me donner la main, votre propre intérêt me porte à vous en conjurer à genoux, le tems presse, n'abusez pas de ma foiblesse ; parlez, il n'est plus tems de balancer.

CENIE.

Je ne balance point, Monsieur.

MERICOURT.

Quel parti prenez-vous ?

CENIE.

Celui de rompre un entretien aussi fâcheux pour l'un que pour l'autre.

MERICOURT, *la retenant par le bras.*

Non, non : il faut que ce moment décide de votre sort.

CENIE.

Comment ! vous êtes assez hardi.... Méricourt, comptez moins sur les bontés de mon Pere ; il daignera m'entendre.

MERICOURT.

Non, vous ne sortirez point, il me faut un mot décisif.

CENIE.

Vous le voulez ? le voici. Mon pere m'a donné sa parole de ne point me contraindre ; rien ne peut me faire changer de résolution.

MERICOURT.

Ah ! c'en est trop ; il est tems de confondre tant de mépris. Connoissez-vous cette écriture ?

CENIE.

Oui ; c'est celle de ma Mere.

MERICOURT.

Elle est pour Dorimond : mais qu'importe : écoutez si

(*il lit.*) Je vous ai trompé, Monsieur, & mes remords ne peuvent s'ensevelir avec moi. Le disproportion de nos âges m'a fait craindre de retomber dans l'indigence, dont vous m'aviez tirée. Pour assurer ma fortune, j'ai supposé un enfant. Votre dernier voyage me facilita les moyens de faire passer Cénie pour ma fille. La mort me force à révéler mon secret. Pardonnez.....

CENIE, *tombe évanouïe.*

Je me meurs.

MERICOURT.

Cénie, écoutez-moi, connoissez du moins en ce moment l'excès de mon amour; il en est tems encore. Je vous offre ma main, je répare la honte de votre naissance, je renferme à jamais votre secret dans les nœuds de notre mariage. Est-ce là vous aimer?

CENIE.

Que gagnerois-je à tromper tout le monde? pourrois-je me tromper moi-même? montrez-moi cette Lettre. (*après avoir lû.*) Mon malheur n'est que trop certain.

MERICOURT *reprend la lettre.*

Eh bien, quels sont à présent vos sentimens?

CENIE.

Les mêmes.

MERICOURT.

Quel orgueil! est-ce à vous à résister, quand mon amour surmonte les obstacles, quand je devrois rougir....

CENIE.

Rougissez donc, mais de la fourberie dans laquelle vous n'auriez pas honte de m'associer. Moi, tromper le meilleur des humains! moi, usurper les biens d'une maison! vous me faites horreur.

MERICOURT.

C'est aimer Dorimond que de lui conserver son erreur. Mélisse, en me confiant votre secret, vouloit vous rendre heureuse, & remettre les biens de mon Oncle à leur légitime possesseur.

CENIE.

Répare-t-on un crime par un autre? Chaque mo-

ment me rend complice de tant de forfaits. Je ne sçaurois trop-tôt......

MERICOURT.

Arrêtez : je pénétre vos desseins, vous voulez me perdre. Gardez-vous de suivre lès mouvemens de votre haine.

CENIE.

Je ne suivrai que mon devoir.

MERICOURT.

Non, non, je sçais mieux que vous ne pensez la cause de vos dédains. C'est moins l'honneur que l'amour qui vous guide. Vous croyez que Clerval..... Il faut y renoncer. Quand il seroit assez lâche..... Il me reste des armes..... Gardez votre secret, c'est le dernier conseil que je vous donne : je vous laisse y rêver. Ne poussez pas plus loin ma vengeance ; ou tremblez d'en apprendre davantage.

CENIE.

Que peut-il m'arriver ?..... O Ciel ! que vois-je ?

SCENE IV.

CENIE, CLERVAL.

CLERVAL.

CEnie, vous pleurez ! ma chere Cénie, qu'avez-vous ?

CENIE.

Clerval, je suis perdue.

CLERVAL.

Mon frere vient de vous quitter, a-t-il obtenu de Dorimond.....

CENIE.

Oubliez-moi. Il n'est plus pour vous d'autre bonheur.

CLERVAL.

Quoi, mon frere ! je cours me jetter aux pieds de Dorimond ; il verra mon désespoir, & il en sera touché.

CENIE.

Ah ! gardez-vous de lui parler.

Digitized by Google

CLERVAL.

C'eſt vous, Cénie, qui me retenez ! je m'étois flatté au moins de n'être pas haï. Vous m'auriez vû ſans répugnance devenir votre époux, vous me l'avez dit.

CENIE.

J'en étois digne alors..... Je ne le ſuis plus.

CLERVAL.

Vous ne l'êtes plus ! vous aimez donc mon frere ?

CENIE.

Moi, j'aimerois Méricourt ! vous me faites frémir.

CLERVAL.

Eh bien, ſi vous ne l'aimez pas, dites-moi que vous m'aimez ; raſſurez mon cœur éperdu, laiſſez-moi diſputer à Méricourt les bontés de mon Oncle.

CENIE.

Mon ſort ne dépend plus de Dorimond.

CLERVAL.

Vous me déſeſpérez. Quel eſt ce langage obſcur ? que je ſçache du moins la cauſe de mon malheur.

CENIE.

Elle eſt en moi ſeule, elle eſt dans mon horrible deſtinée. Ne me forcez pas à rougir à vos yeux.

CLERVAL.

Vous craignez de rougir ? ah ! vous me trahiſſez.

CENIE.

Si vous ſçaviez..... Clerval, croyez-moi, je ne ſuis point coupable.... Adieu.

CLERVAL.

Cénie, qu'allez-vous faire ? Si la pitié peut encore quelque choſe ſur votre cœur, éclairciſſez mon ſort, que je l'apprenne de votre bouche.

CENIE.

Vous-même, prenez pitié de moi ; voyez ma douleur, ma confuſion. Hélas ! je n'oſe lever les yeux ſur vous.

CLERVAL.

Au nom de l'amour le plus tendre, délivrez-moi du tourment que j'endure : parlez.

CENIE.

Non, je ne prononcerai pas l'arrêt cruel qui nous ſépare.

CLERVAL.

Vous prononcez celui de ma mort. Craignez de m'abandonner à mon déſeſpoir. Je ne vous réponds pas de ma vie.

CENIE.

Quelle horrible menace, pour un cœur qui ne voudroit vivre que pour vous !

CLERVAL.

Vous m'aimez, Cénie; je n'ai plus rien à craindre: cet aveu me ſuffit. Cruelle ! pourquoi tant différer mon bonheur ? doutiez-vous de mon amour ? ah ! jugez-en par l'excès de ma joye.

CENIE.

Voilà ce que je redoutois le plus. Ce funeſte aveu met le comble à vos maux. Clerval, ſouvenez-vous que vous me l'avez arraché.

SCENE V.

CENIE, DORSAINVILLE, CLERVAL.

DORSAINVILLE.

AMi, partagez mon tranſport: ma femme n'eſt point morte, & je puis eſpérer.... Que vois-je !..... Je fais une imprudence.

CENIE, *à Dorſainville.*

Monſieur, vous ne pouviez venir plus à propos. Je crois reconnoître en vous cet ami de Clerval, dont il m'a conté les malheurs : ils m'ont touchée, ils doivent vous rendre ſenſible à ceux des autres. Ne quittez point votre ami. Dans un moment.... Je vous laiſſe. Adieu, mon cher Clerval, ne me ſuivez pas.



SCENE

SCENE VI.

DORSAINVILLE, CLERVAL.

DORSAINVILLE.

CHer ami, pardonnez mon indiſcrétion ; je ne ſens plus que votre peine. Quel eſt le malheur dont Cénie vous menace ?

CLERVAL.

Je l'ignore. Elle veut s'épargner la douleur de me l'annoncer. Hélas ! il me ſeroit bien moins cruel de l'apprendre de ſa bouche. S'il falloit la perdre !.... Non, je ne puis reſter dans la cruelle incertitude où je ſuis.

DORSAINVILLE.

Je ne vous quitte pas.

CLERVAL.

Laiſſez-moi, cher ami ; il faut que j'éclairciſſe cet horrible myſtére. Cénie m'a défendu de la ſuivre, j'éviterai ſa rencontre : mais quelqu'autre pourra m'inſtruire. Ami, ne me retenez plus ; allez m'attendre, je vous en conjure : peut-être aurai-je beſoin de vous.

Fin du troiſiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CENIE, ORPHISE.

ORPHISE.

OUi, je vous attendois. Venez, courageuſe Cénie ; venez jouir dans mes bras de la victoire que vous remportez ſur vous-même.

CENIE.

J'ai frappé Dorimond du coup de la mort. Ce vieillard généreux n'y survivra pas.

ORPHISE.

En rendant témoignage à la vérité, vous illustrez à jamais votre innocence. La gloire est la récompense de la vertu.

CENIE.

Quelle gloire ! qu'elle est humiliante ! ah ! Madame, que je suis malheureuse !

ORPHISE.

C'est dans l'excès du malheur qu'il faut ranimer son courage : souvent les plaintes l'amolissent.

CENIE.

Eh quoi ! me seroient-elles interdites, quand le Ciel me ravit ce qu'il accorde aux plus vils Mortels ! Je ne prononcerai plus les tendres noms de Pere & de Mere ! Je sens anéantir dans mon cœur la confiance qu'ils inspirent. Plus de soutien, plus de défenseur, plus de guide à mes volontés ! mon indépendance m'épouvante ; je ne tiens plus à rien, & rien ne tient à moi. Madame, m'abandonnerez-vous ?

ORPHISE.

Non, ma chere Cénie ; vous perdez beaucoup, mais il vous reste un cœur. Si ma vie vous est nécessaire, elle me deviendra intéressante.

CENIE.

Que ne vous dois-je pas ! quelle générosité !

ORPHISE.

Ah ! dites plutôt, quel bonheur pour Orphise !

CENIE.

Madame, vous aurez donc pitié de moi ?

ORPHISE.

Ma chere Cénie, ma tendre compassion ne peut plus s'exprimer que par mes larmes.

CENIE.

Elles me sont bien cheres, elles bannissent de mon cœur la crainte qui l'avoit saisi. Daignez me protéger, me conduire, me tenir lieu de mere ; & que mes services effacent la honte de ceux que vous m'avez rendus.

ORPHISE.

Vous, me servir Cénie! Gardez-vous bien de perdre l'estime de vous-même; le découragement est le poison de la vertu. Qui sçait à qui vous devez la naissance?

CENIE.

Eh, Madame! de quels parens peut être née une malheureuse que l'on n'a pas daigné avouer, à laquelle on a renoncé pour un vil intérêt? quelle preuve plus convainquante de mon néant? sur quel fondement pourrois-je me flatter?.....

ORPHISE.

Sur l'élévation de votre ame, sur la noblesse de votre cœur, sur vos sentimens.....

CENIE.

Ils sont tels que vous les avez fait naître: je ne suis que votre ouvrage. Quelle ame, quel cœur vos soins & vos conseils n'auroient-ils pas élevés? Je vous dois tout, & je ne suis plus rien.

ORPHISE.

J'ai tout perdu, ma chere Cénie, vous serez tout pour moi. Mais Dorimond pourra-t-il se résoudre à vous abandonner?

CENIE.

Quoi, Madame! si ses bontés s'étendoient jusqu'à vouloir me garder chez lui, pensez-vous que j'y restasse? Pourrois-je envisager Méricourt sans horreur? est-il un courage à l'épreuve des regards humilians des domestiques, de la pitié insultante des gens du monde? Ma funeste avanture deviendroit la Nouvelle du jour, & je serois l'objet de la curiosité du Public. J'ose à peine lever les yeux sur moi. Ce faste, qui ne me convient plus, me fait horreur. Fuyons, Madame: que la plus obscure retraite ensevelisse à jamais le souvenir de ce que je crus être.

Digitized by Google

SCENE II.

CENIE, ORPHISE, DORIMOND.

DORIMOND.

TU m'abandonnes à ma douleur, ma chere Cénie : viens donc me rassurer contre l'imposture. Tu es ma fille, je le sens à ma tendresse pour toi.

CENIE.

Hélas, Monsieur ! il n'est que trop vrai que j'ai perdu le meilleur des peres !

DORIMOND.

Tes pleurs m'ont saisi, ta douleur a troublé mon jugement : la réfléxion m'éclaire ; un tel crime n'est pas seulement vraisemblable. On te trompe, ma chere enfant, ou toi-même abusée.....

CENIE.

J'ai vû, Monsieur, j'ai lu la fatale vérité écrite de la main de Mélisse.

DORIMOND.

La perfide ! me trahir aussi cruellement, moi qui l'adorois ! non, je ne puis le croire. Qui seroient les complices de cette horrible fourberie ?

CENIE.

Méricourt pourra vous en instruire ; je vous ai déja dit qu'il en étoit le dépositaire.

DORIMOND.

Méricourt ! se peut-il..... je le fais chercher ; il ne paroît point ! il craint sans doute ma présence. Ah, Cénie ! devois-tu me réveler ce funeste secret ?

CENIE.

Pouvois-je le garder ? pouvois-je vous tromper ?

DORIMOND.

Mais tu m'ôtes la vie : si je te perds, tout est perdu pour moi.

CENIE.

Ah, Monsieur ! vos bontés mettent le comble à mes maux. Ne voyez plus en moi qu'une malheureuse vic-

time de l'ambition. Je ne ſuis plus digne de votre tendreſſe ; ne m'accordez que de la pitié : ne me rendez point odieuſe à moi-même, en me chargeant du malheur affreux de votre perte.

DORIMOND.

Eſt-ce donc de toi que je me plains, ma chere enfant ? Sois toujours ma fille, & mes jours ſont en ſûreté. Méricourt ne vient point ! qu'il tarde à mon impatience ! O Ciel ! le voici : mes ſens ſe troublent à ſa vûe. (*à Cénie.*) Ne ſortez point. (*à Orphiſe.*) Madame, demeurez. Ciel ! que va-t-il dire ?

SCENE III.

CENIE, ORPHISE, DORIMOND, MERICOURT.

DORIMOND.

Approchez : venez, s'il ſe peut, détruire le ſoupçon d'un forfait dont je ne ſçaurois vous croire le complice.

MERICOURT.

Moi, Monſieur !

DORIMOND.

Qu'eſt-ce qu'une prétendue Lettre de Méliſſe, qui vous rendroit auſſi coupable qu'elle ? Si vous pouvez vous juſtifier, ne tardez pas.

MERICOURT.

Pour me juſtifier, il faudroit ſçavoir de quoi l'on m'accuſe.

DORIMOND.

Je vous l'ai dit : on parle d'une Lettre de Méliſſe, qui renferme un myſtére odieux. Si vous avez des preuves du contraire, ne balancez pas à les mettre au jour.

MERICOURT.

Qui peut être aſſez hardi, pour porter juſqu'à vous.....

CENIE.

Moi, Monſieur : la vérité ſera toujours ma loi.

DORIMOND.

Voyez donc ce que vous pouvez oppoſer à cette accuſation : parlez.

MERICOURT.

Oui, je parlerai : je ne ſçaurois trop tôt punir l'ingrate qui veut vous donner la mort. Apprenez donc qu'elle n'eſt point votre fille ; Méliſſe preſſée de ſes remords, rend dans cette Lettre un témoignage authentique à la vérité.

DORIMOND, *après avoir lu bas.*

Qu'ai-je lu ? Se peut-il que tant d'horreurs.... Cruelle Méliſſe ! que vous avois-je fait pour me jetter dans l'erreur, ou pour m'en tirer ? ma mort ſera le prix de vos forfaits !

MERICOURT.

Elle a craint de perdre votre tendreſſe.

DORIMOND.

Avec quelle perfidie, en m'accablant de careſſes ; elle excitoit en moi un amour paternel, hélas ! trop bien fondé !.... Mon cœur ſe déchire à ce cruel ſouvenir.

CENIE.

Monſieur, calmez votre douleur.

DORIMOND.

Et vous, malheureux, qui me gardiez depuis ſix mois ce funeſte dépôt, quelles raiſons vous y engageoient ?

MERICOURT.

En vous découvrant cette triſte vérité, c'étoit, je l'ai prévû, vous porter le coup mortel. Plutôt que de m'y réſoudre, vous ſçavez à quoi je m'étois réduit. J'épouſois une inconnue, ſans aveu, ſans parens. Que n'aurois-je pas ſacrifié, pour vous conſerver une erreur qui vous étoit chére ?

DORIMOND.

Eh ! pourquoi donc m'en tirer ? pourquoi ſe ſervir de ces cruelles armes pour perdre Cénie, ou pour l'engager dans un hymen qu'elle abhorre ? Méricourt, ton cœur ſe dévoile.... Briſons là-deſſus. Tu ne goûteras pas le fruit de ta trahiſon. Cénie, je vous adopte.

MERICOURT.

Qu'entends-je ?

CENIE.

Moi ! je serois toujours votre fille !..... Monsieur.....: Ah ! modérez vos bontés ; je ne suis pas digne de cet honneur.

DORIMOND.

Tu es digne de mon cœur, tu es digne de ma tendresse ! Ma chere enfant, rentre dans tous tes droits.

CENIE.

Non, Monsieur : votre gloire m'est plus chére que mon bonheur. Souffrez qu'une Retraite ensevelisse avec moi l'ignorance où je suis des malheureux à qui je dois la vie.

DORIMOND.

Tes parens sont des infortunés : Eh bien, ils n'en sont que plus respectables. Que nos chagrins disparoissent. Madame, tout ceci m'ouvre les yeux sur les mauvais procédés dont on vous accusoit : demeurez avec nous, reprenez vos fonctions auprès de ma fille.

CENIE.

Monsieur.....

DORIMOND.

Je ne t'écoute plus : je te donne mon nom, mon bien ; & plus que tout cela, l'amour d'un pere tendre.

CENIE.

Je me jette à vos pieds.

MERICOURT.

Attendez un moment pour exprimer votre reconnoissance. Vous auriez, Monsieur, de justes reproches à me faire, si je tardois plus long-tems à vous faire connoître le digne objet de votre adoption. Cette Lettre est pour Mademoiselle : mais vous pouvez la lire.

DORIMOND, *lit.*

» Ce n'est pas sans pitié que je vous révéle votre naissance : mais je touche au moment de la vérité. Votre mere vous croit morte, & son erreur assuroit encore mon secret : vous pouvez l'en instruire. Informée de l'extrême misére où elle étoit réduite, je l'en tirai

» pour vous ſervir de Gouvernante. C'eſt dans ſes mains » que je vous remets.

CENIE, *dans les bras de ſa mere.*

Vous êtes ma mere ! mes malheurs ſont finis.

ORPHISE.

Ma chére fille ! Quoi, c'eſt vous que j'embraſſe !

CENIE.

Ma mere ! que ce nom m'eſt doux !

ORPHISE.

Trop malheureux enfant ! hélas, que vous êtes à plaindre !

CENIE.

Je dois le jour à la vertu même : mon ſort eſt aſſez beau.

DORIMOND.

Voilà le dernier coup que le perfide me réſervoit. Un mortel ſaiſiſſement.... (*à Cénie*) Trop aimable enfant..... je ne ſçaurois parler.... je me meurs.

CENIE, *courant à Dorimond.*

Ah ! Monſieur.....

MERICOURT.

Laiſſez : on ſe paſſera de vos ſoins ; vous n'êtes plus rien ici.

SCENE IV.

CENIE, ORPHISE.

CENIE.

MA mere, ayez pitié de moi, le courage m'abandonne, je ne ſçaurois ſupporter le mépris.

ORPHISE.

Rappellez votre courage, ma chere fille.

CENIE.

Que je vous aime ! Je ne devrois ſentir que ma tendreſſe. Ah ! ne jugez pas de mon cœur dans cet affreux moment : la joye, la douleur, l'indignation l'agitent avec tant de violence.....

ORPHISE.

Digitized by Google

ORPHISE.

Ces mouvemens ſont naturels, ma chere enfant. Vous avez vû le bonheur, il a diſparu. Cependant ne déſeſpérez pas ; peut-être un jour le Ciel moins rigoureux.....

CENIE.

Ah ! je ne regrette rien ; vos bontés me tiendront lieu de tout. Mais ſortons de cette maiſon, où je ne reſpire plus que la honte & le mépris.

ORPHISE.

Allons, allons chercher un azile où nous puiſſions être malheureuſes ſans rougir.

CENIE.

Ma mere, puiſſent mon reſpect, ma tendreſſe, ma ſoumiſſion, vous tenir lieu de ce que vous avez perdu ! Je n'oſe vous rappeller le ſouvenir de mon pere.

ORPHISE.

Il n'eſt pas tems d'en parler, ma chére Cénie ; l'ame la plus ferme n'eſt quelquefois pas aſſez forte pour ſoutenir tant de diſgraces à la fois. Vous apprendrez un jour avec quel courage votre pere a ſacrifié la fortune à l'honneur. Quel pere ! Quel époux !

CENIE.

Que vois-je ? C'eſt Clerval ! Ah ! ſouffrez que je fuye.

SCENE V.

ORPHISE, CLERVAL.

CLERVAL.

AH, Madame ! que je vous rencontre à propos ! Mon oncle m'a ordonné de chercher Méricourt : en vain j'ai parcouru toutes les maiſons où il a coutume d'aller : je ne l'ai point trouvé. J'ignore ce qui s'eſt paſſé. A-t-il éclairci le ſort de Cénie ? Parlez.

ORPHISE.

Oui, Monſieur : ſon malheur eſt confirmé.

CLERVAL.

Ah, Dieux ! Madame, ne me cachez rien : quel parti va-t-elle prendre ?

ORPHISE.

Celui de la retraite : il n'en est point d'autre pour elle.

CLERVAL.

Eh bien, oui, Madame, un Couvent est un azile respectable pour elle. Mais n'aurez-vous pas la bonté de l'y accompagner ?

ORPHISE.

En pouvez-vous douter ?

CLERVAL.

Je connois la bonté de votre cœur. Eh bien, vous la suivrez donc. Mais dans ce moment de trouble, vous ne pouvez prendre les soins nécessaires à ce nouvel établissement : souffrez que mes services..... Je me charge de tout, je vais tout préparer.

ORPHISE.

Arrêtez, Monsieur : tant d'empressement à servir les malheureux honoreroit l'humanité, s'il étoit dépouillé de tout intérêt. Mais vous aimez Cénie. Dans la situation où elle se trouve, vos soins ne peuvent plus être qu'injurieux pour elle.

CLERVAL.

Ah, Madame ! Qu'osez-vous dire ? Oui, je l'adore : & le Couvent où je vous conjure de l'accompagner, vous doit être un sûr garant de mes intentions. Vous lui tiendrez lieu de mere. Soumis l'un & l'autre à vos volontés, je ne la verrai qu'autant que vous l'approuverez. Et si ce n'est assez, je m'engage à ne la voir, qu'en lui offrant ma main.

ORPHISE.

Vous ! épouser Cénie ! Y pensez-vous, Monsieur ?

CLERVAL.

Oui, Madame. Je sçais ce que vous pouvez m'opposer ; mais toutes les chiméres adoptées par les hommes disparoissent à mes yeux, dès qu'elles entrent en comparaison avec la vertu.

ORPHISE.

Cette générosité ne suffit pas à un homme comme vous : il doit se respecter dans le choix de son cœur. Si la naissance de Cénie se trouvoit d'une telle obscurité, qu'elle vous fît rougir ?.....

CLERVAL.

Non, Madame : les hommes ne s'avilissent que par leur propre bassesse. Le tems vous apprendra.....

ORPHISE.

J'admire avec quelle adresse les passions transforment leurs desirs en vertus ! Un zèle trop ardent est souvent le plus prompt à se démentir ; un malheur récent échauffe l'imagination : l'héroïsme s'empare de l'esprit ; on veut tout entreprendre pour les malheureux : insensiblement on s'accoutume à les voir ; on se refroidit, & l'on devient comme les autres hommes.

CLERVAL.

Ah, Madame ! en m'accablant de douleur, ne m'accablez pas de mépris. Je n'aurai pas d'autre épouse que Cénie, recevez-en ma parole d'honneur.

ORPHISE.

Je l'accepte, Monsieur..... Cénie est ma fille.

CLERVAL.

Vous êtes sa mere ? tous mes vœux sont remplis.

ORPHISE.

Non, Monsieur. Reconnoissez l'effet de votre aveugle transport : que ceci vous serve de leçon. Je vous rends votre parole.

CLERVAL.

Et moi, je la confirme par tout ce que l'honneur a de plus sacré. Madame, accordez-moi votre confiance sur les foibles services que je puis vous rendre, & donnez-moi le tems de mériter votre estime.

ORPHISE.

Je vous honore, Monsieur ; & je vais vous en donner une preuve. L'affreuse circonstance où je me trouve, m'engage à me confier à vos soins ; j'accepte pour ces premiers momens les services que vous m'offrez. Cherchez-nous une retraite ; donnez-moi un guide pour nous y conduire ; la décence ne vous permet pas de nous y accompagner. Allez : je vais tout préparer pour mon départ, & prendre congé de Dorimond.

CLERVAL.

Et moi, je cours exécuter vos ordres, & je reviens vous avertir.

Fin du quatriéme Acte.

Digitized by Google



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLERVAL, DORSAINVILLE.

DORSAINVILLE.

REposez-vous sur moi, j'aurai soin de tout.

CLERVAL.

Ne les présentez point comme des infortunées. Les malheurs ne sont pas toujours une bonne recommandation.

DORSAINVILLE.

Je sçais ce qu'il faut dire.

CLERVAL.

Qu'elles soient bien traitées : si la pension ne suffit pas, on la doublera.

DORSAINVILLE.

Vous m'avez dit tout cela.

CLERVAL.

Recommandez sur-tout que l'on vous avertisse, s'il arrivoit la moindre incommodité à Cénie.

DORSAINVILLE.

Je n'y manquerai pas.

CLERVAL.

Faites bien sentir que ce sont des femmes de mérite. Ce n'est qu'en montrant pour elles une grande considération, que vous pourrez leur en attirer.

DORSAINVILLE.

Je n'oublierai rien.

CLERVAL.

Qu'il est fâcheux, dans de certaines circonstances, de ne pouvoir agir soi-même !

Digitized by Google

DORSAINVILLE.

Quoi! doutez-vous de mon zèle?

CLERVAL.

Non, cher ami. Mais vous ne connoissez point les deux personnes qui méritent le plus, qu'on s'intéresse vivement à elles.

DORSAINVILLE.

Vous les aimez : cela me suffit.

CLERVAL.

Il faut servir les malheureux avec tant de circonspection, d'égards & de respect!

DORSAINVILLE.

Qui doit mieux que moi sçavoir les ménager?

CLERVAL.

Il est vrai : mais un homme de courage contracte une certaine dureté pour lui-même, qu'il peut étendre sur les autres, sans même qu'il s'en apperçoive. Il est mille petites attentions qu'on ne peut négliger, sans blesser ceux qui ont droit de les attendre.

DORSAINVILLE.

Je ne manquerai à rien; je vous en donne ma parole.

CLERVAL.

Quel inconvénient y auroit-il que je vous accompagnasse à cette premiere entrevûe? Je parlerois vivement : c'est le premier moment qui décide : il est important.....

DORSAINVILLE.

De n'en point trop dire. Loin de les servir, votre âge, votre ton pourroient faire un mauvais effet. Je crains déja que vos arrangemens ne nuisent à leur réputation.

CLERVAL.

Comment?

DORSAINVILLE.

Par un faste qui me paroît déplacé. Il est bien difficile que leur avanture ne transpire pas : que voulez-vous que l'on pense de ce que vous faites pour elles?

CLERVAL.

Cela ne me regarde plus; je ne fais à présent qu'exécuter les ordre de mon Oncle.

Digitized by Google

DORSAINVILLE.

Qu'importe ? Il eût été plus prudent de les mettre d'abord ſur un ton approchant de leur état.

CLERVAL.

De leur état ! Ah ! gardez-vous de croire qu'il ſoit tel qu'il paroît.

DORSAINVILLE.

Avez-vous des éclairciſſemens là-deſſus ?

CLERVAL.

Il n'en eſt pas beſoin : tout parle en elles, tout annonce ce qu'elles ſont.

DORSAINVILLE.

Je crois que la mere & la fille ont mille qualités ; mais enfin ce ne ſont pas des preuves.

CLERVAL.

Depuis longtems je ſoupçonne Orphiſe de cacher ſa naiſſance. Tout ce que je vois me le confirme : mon reſpect ne l'étonne point : il lui eſt naturel d'entendre le ton dont je lui parle ; elle devine ſans doute ce que je penſe d'elle, & cependant elle ne me dément point.

DORSAINVILLE.

Elle vous a fait grace de l'affirmative. Il eſt peu de gens de cette eſpéce, qui n'ayent une hiſtoire toute arrangée du malheur qui les a réduits à ſervir.

CLERVAL.

Ami, en cherchant à avilir ce que j'aime, penſez-vous......

DORSAINVILLE.

J'ai tort. Pardonnez à un zèle peut-être trop prévoyant. Je crains qu'entraîné par votre paſſion....

CLERVAL.

Je vous entends : vous craignez que je n'épouſe Cénie ? Eh bien, apprenez que mon parti eſt pris, que rien ne pourra m'y faire renoncer, qu'elle ſera ma femme dès que ſa mere y conſentira.

DORSAINVILLE.

Quoique mes diſcours vous offenſent, me taire ſeroit vous trahir.

CLERVAL.

Voilà, voilà ce que je prévoyois ! N'ayant pas de

la mere & de la fille les mêmes idées que moi, vos ſoins manqueront d'égards, votre politeſſe ſera humiliante. O Ciel ! s'il vous échapoit.....

DORSAINVILLE.

Ah ! ceſſez de me faire injure ; je ne ſuis point aſſez barbare pour humilier les malheureux. Je reſpecte ce que vous aimez : mais je ne ſuis point aſſez lâche pour n'oſer combattre un penchant qui vous égare.

CLERVAL.

Eh bien, vous le combattrez. Mais pour ce moment n'abuſez pas du beſoin que j'ai de votre amitié ; & ſurtout que Cénie ne s'apperçoive pas de vos ſentimens : renfermez votre zèle. Dorimond vient ici : votre préſence lui ſeroit importune ; ne vous écartez pas, je vous en conjure.

SCENE II.

DORIMOND, CLERVAL.

DORIMOND.

CLerval : elle ſe prépare à partir ! Sauve-moi par pitié des adieux que je ne ſoutiendrois pas. Tu vois un Vieillard malheureux réduit au déſeſpoir !

CLERVAL.

Pourquoi vous abandonner à la douleur, Monſieur ? n'êtes-vous pas le maître de garder Cénie ? qui vous en empêche ?

DORIMOND.

Ses refus, que je n'ai pu vaincre, la bienſéance, la compaſſion pour elle & pour moi-même.

CLERVAL.

Si vous vouliez, Monſieur......

DORIMOND.

Non : il y auroit de la barbarie à la retenir malgré elle, dans une maiſon où tout lui rappelleroit ſon infortune.

CLERVAL.

Eh ! Monſieur, n'eſt-il pas un moyen de vous l'at-

tacher par des nœuds si sacrés, que jamais.....

DORIMOND.

Je l'avois imaginé d'abord : mais l'adoption de Cénie te priveroit de mon bien : ce seroit une injustice dont jamais je ne me rendrai coupable.

CLERVAL.

Eh! Monsieur, que m'importe votre bien ? disposez-en à votre gré ; j'y renonce ; je le signerai de mon sang.

DORIMOND.

Ton désintéressement ne peut être une excuse pour moi. Si je cédois à tes desirs, ta générosité dégénéreroit en extravagance, & ma complaisance en foiblesse..... Je mettrai Cénie & sa mere à l'abri des coups de la fortune. Tu donneras ce Porte-feuille à Orphise ; ce n'est qu'en attendant que je m'arrange pour le reste. Je prétends aussi que Cénie trouve dans sa retraite, non-seulement le nécessaire en abondance, mais les choses de pur agrément : il faut de toute maniere tâcher d'adoucir son infortune.

CLERVAL.

Mon Oncle, achevez votre ouvrage ; ne mettez point de bornes à vos bontés.

DORIMOND.

C'est sur toi, mon cher Neveu, que je dois à présent les répandre. Je veux réparer mes torts, & te faire un bonheur durable.

CLERVAL.

Oui, Monsieur : il dépend de vous. D'un seul mot vous pouvez combler tous les vœux de mon cœur.

DORIMOND.

Si tu aimes, que ne parles-tu ?

CLERVAL.

Monsieur.... (*à part*) Que je suis interdit!.... (*haut*) Je n'ose prononcer.....

DORIMOND.

Ton embarras fait la moitié de la confidence : acheve, nomme-moi ma Niéce.

CLERVAL.

Cénie.

DORIMOND.

Cénie!

CLERVAL.

Oui, je ne puis vivre sans l'adorer. Vous l'aimez; vous craignez de la perdre; rendez-lui son état, illustrez sa vertu, & que notre félicité prolonge la durée de nos jours.

DORIMOND.

J'apprends ta passion avec douleur, sans pouvoir la condamner. Cénie n'est que trop digne d'être aimée; mais elle ne peut être ta femme.

CLERVAL.

Quel obstacle invincible....

DORIMOND.

Sa naissance.

CLERVAL.

Vous vouliez l'adopter?

DORIMOND.

Je crois te l'avoir dit. Quand j'eus cette pensée, le funeste secret n'étoit découvert qu'à demi. Ses parens inconnus pouvoient ne pas porter la honte dans ma famille. Mais sa Mere.....

CLERVAL.

Orphise n'est point née pour l'état où elle est, Monsieur. Des disgraces l'ont sûrement réduite à l'abaissement que vous lui reprochez.

DORIMOND.

Va, mon cher Neveu, tu t'abuses; si elle avoit quelque naissance, elle n'en feroit plus mystére. L'humiliation est la peine la plus sensible: on ne la souffre pas, quand on peut s'en garantir.

CLERVAL.

Elle est peut-être d'un rang si élevé, que même la modestie l'oblige à le cacher.

DORIMOND.

Eh bien, pour te prouver combien je desire ton bonheur, vois, cherche à donner quelque certitude à tes soupçons. Hélas! je desire plus que toi ce que je ne puis espérer.

CLERVAL.

J'y cours: mais la voici.

SCENE III.

DORIMOND, CLERVAL, CENIE, ORPHISE.

CENIE.

C'Est à vos genoux, Monfieur, que je viens vous rendre grace de tant de bienfaits. Je n'oublierai jamais que j'eus l'honneur d'être votre fille : vous ne rougirez pas d'avoir été mon pere.

DORIMOND.

Je m'arrache à moi-même en me féparant de toi, & je ne fuis pas moins à plaindre.

CLERVAL, *qui a parlé bas à Orphife.*

Non, Madame : vous n'êtes point ce que vous voulez paroître ; dites un mot, vous affurez mon bonheur.

ORPHISE.

S'il dépendoit de moi, Monfieur.....

CLERVAL.

Il en dépend, confiez à mon Oncle le fecret de votre naiffance. Doutez-vous de fa difcrétion ? doutez-vous de fa prudence ? Ah ! Madame, parlez.

ORPHISE.

Le courage & le filence font la nobleffe des malheureux. Ne m'enviez pas la feule gloire qui me refte.

CLERVAL.

Monfieur, eft-ce ainfi que le vulgaire s'exprime ? eft-il des titres plus nobles que les fentimens ?

DORIMOND.

Madame, puifque vous le voulez, je ne ferai aucun effort pour arracher votre fecret. Mais comment fe peut-il que votre fille vous ait été ravie, fans qu'aucun foupçon vous ait engagée à faire des recherches, qui nous auroient à tous deux épargné bien des peines ?

ORPHISE.

Les plus funeftes circonftances préfiderent à la naiffance de cette infortunée. Dans cet affreux moment on l'ôta de mes yeux. La mort n'avoit qu'un pas à faire pour venir jufqu'à moi ; le Ciel en courroux me rendit

à la vie, mais ne me rendit point ma fille. On m'annonça sa mort. Quelles raisons m'auroient engagée à prendre des soupçons sur un accident si commun? vous sçavez le reste.

DORIMOND.

Oui, j'en sçais assez pour me déterminer. Madame; rendez-moi ma fille, & que l'hymen de Clerval nous réunisse.

CLERVAL.

Ah! mon Oncle.

DORIMOND.

Madame, vous ne répondez point?

ORPHISE.

J'ose à peine, Monsieur, prononcer une résolution que peut-être vous trouverez étrange. Dans toutes autres circonstances vos bontés honoreroient Cénie: dans celles où nous sommes, la retraite est le seul parti qui nous reste.

DORIMOND.

Quoi! vous me refusez?

ORPHISE.

En admirant, en respectant vos vertus, en leur payant un tribut de mes larmes, je ne puis accepter des offres qui auroient fait l'objet de mes desirs dans un tems plus heureux. (*à Clerval.*) Monsieur, vous m'avez promis un guide: un plus long retardement ne serviroit qu'à prolonger des regrets que nous devons nous épargner à tous. Daignez les abréger.

CLERVAL, *avec dépit.*

Oui, Madame, oui: vous serez obéie.

SCENE IV.

DORIMOND, ORPHISE, CENIE.

ORPHISE.

Je vois que mes refus vous offensent, Monsieur. En effet, que pouvez-vous penser du parti que je prends, quand vous ne devez attendre que de la re-

connoissance ? J'en suis pénétrée, & votre estime m'est trop chere pour ne pas l'acheter d'une partie de mon secret. Jugez-moi, Monsieur : puis-je ravir au pere de Cénie le droit de disposer de sa fille ?

CENIE.

Quoi ! mon pere est vivant ? Pourquoi n'est-il pas ici ? Courons le chercher.

ORPHISE.

Malheureuse Cénie ! Vous apprendrez tous vos malheurs.

SCENE V. & derniere.

ORPHISE, CENIE, DORIMOND, CLERVAL, DORSAINVILLE.

DORIMOND.

CLerval, te voilà déja ? ma tendresse redouble dans cet affreux moment. Madame, ne l'emmenez pas encore, je sens le prix de chaque instant. Monsieur, vous êtes sans doute cet ami de Clerval, qui veut bien se prêter à la douloureuse circonstance où nous nous trouvons ? Que ne puis-je payer ce service ?.... Si Clerval m'avoit confié plutôt.....

DORSAINVILLE.

Monsieur.....

DORIMOND.

Madame, avant de nous quitter expliquons-nous, je vous en conjure. Vous menacez Cénie de nouveaux malheurs ! Dois-je les ignorer ? Ne pourrois-je les prévenir ?

ORPHISE.

Non, Monsieur. Le sort qui les a rassemblés sur sa tête peut seul les faire cesser. Souffrez que je vous épargne des confidences qui ne doivent être faites qu'aux cœurs insensibles.

DORSAINVILLE.

Quel son de voix !..... Il porte dans mes sens une émotion.....

DORIMOND.

Monsieur, je vous les recommande : devenez leur ami & le mien.

DORSAINVILLE.

Monsieur, la reconnoissance & l'amitié m'attachent depuis long-tems à votre famille.

ORPHISE.

Qu'entends-je?..... quel saisissement!

DORIMOND.

Ma chere Cénie!....

CENIE.

Que j'expire dans vos bras!

ORPHISE.

Les malheurs l'ont changée. Mais cette voix si chere; est-ce une illusion?

CENIE.

Adieu, Clerval.

CLERVAL, *prenant avec transport la main de Cénie.*

Ami, donnez la main à Madame.

DORSAINVILLE.

Que vois-je?..... je n'en sçaurois douter.

ORPHISE.

C'est lui!..... je meurs!

DORSAINVILLE.

Epouse infortunée! ouvrez les yeux: reconnoissez le plus heureux des hommes, & le mari le plus tendre.

ORPHISE.

Dorsainville!.... Cher époux!.... par quel bonheur..... Cénie, embrassez votre pere.

DORSAINVILLE.

Cénie, ma fille! Ciel! vous me comblez de biens!

DORIMOND.

Quoi! Monsieur.....

CLERVAL.

Oui, mon Oncle: c'est chez vous que le Marquis Dorsainville trouve la fin de ses peines, & son bonheur.

DORIMOND.

Je suis prêt à mourir de joye. Madame, quelles

Digitized by Google

excuses n'ai-je pas à vous faire ? Monsieur, refuserez-vous Cénie aux vœux de Clerval ?

CENIE.

Mon pere, vous avez lu dans mon cœur : suis-je digne de vos bontés ?

DORSAINVILLE.

Pourrois-je condamner des sentimens si justes ? Vous devez à Clerval vos biens, votre rang, votre pere. (*à Dorimond.*) Monsieur, en lui donnant ma fille, je ne m'acquitte pas de tout ce que je lui dois.

CLERVAL.

Cénie!... Madame... Mon Oncle, en me rendant heureux, laisserez-vous à mon frere le malheur affreux de votre disgrace ?

DORIMOND.

Je lui donnerai dequoi vivre dans le grand monde sa patrie : mais je ne le verrai pas. Allons, vivons tous ensemble, & que la mort seule nous sépare.

ORPHISE.

Jouissez, Monsieur, du bonheur que vous répandez sur tout ce qui vous environne. Si l'excessive bonté est quelquefois trompée, elle n'est pas moins la premiere des vertus.

FIN.

Digitized by Google